tions, M. Mörland a le mérite de les poser avec précision et de les discuter avec originalité.

R. LABORDERIE.

Éditions de textes.

I. — Bibliotheca Teubneriana.

— *M. Tulli Ciceronis Scripta quae manserunt omnia ;* fasc. 4 : *Brutus* ; fasc. 5 : *Orator,* recogn. P. REIS : 1934 & 1932, 126 & 105 pages, 4,60 & 4 Mk.

M. P. Reis a une grande part dans la réalisation de la grande édition teubnérienne de Cicéron. Il a apporté à la présentation sommaire de ces deux traités de rhétorique la même conscience et la même compétence que nous lui avons reconnues pour ses éditions des discours. En l'absence de toute note, conformément au plan de la Collection, chacun de ces deux fascicules présente au moins un « Index nominum et rerum » et un recueil très complet de « Testimonia ». Mais le travail personnel de l'auteur consiste surtout dans la présentation critique du texte.

On sait que la critique du *Brutus*, pour lequel nous n'avons d'autre recours direct que la reconstitution, assez aisée mais insuffisante, du manuscrit de Lodi, doit tenir grand compte du travail des humanistes et philologues ; on ne s'étonnera donc pas de la place que prennent dans l'apparat critique les quelque cent sigles de commentateurs, dont un tableau est donné en tête de l'édition. M. Reis lui-même n'est pas absent de son propre apparat, car il ne s'est pas interdit la conjecture personnelle, en s'efforçant du reste de fonder ses propositions sur des rapprochements (ainsi pour 5, 19 : *rerum et magistratuum ;* 31, 121 : *sicut illum*) ; mais le plus souvent son rôle se borne à choisir, du reste avec un remarquable éclectisme, entre les arrangements proposés (cf. 6, 23 : *exercitatum intuenti*).

Pour l'*Orator*, on trouvera dans l'apparat le fruit des travaux que poursuit M. Reis depuis une trentaine d'années (cf. ses *Studia ad Oratorem pertinentia*, parues à Strasbourg dès 1907). Outre les trois manuscrits dérivés de l'archétype de Lodi et le représentant de l'autre famille, manuscrit d'Avranches, l'apparat mentionne les leçons d'une dizaine d'autres manuscrits, ceux dont on se débarrasse parfois en les bloquant sous la rubrique « mixti et emendati ».

L'apparat contient, outre les principales leçons des manuscrits, nombre de conjectures proposées par les commentateurs modernes. Est-il à ce point de vue suffisamment mis à jour? Comment se fait-il, par exemple, que dans le fameux paragraphe 217 ne soient mentionnée aucune des corrections jugées indispensables pour rendre cohérente la

théorie cicéronienne de la prose métrique par des philologues tels que MM. Bornecque, Laurand, Bayard (cf., en dernier lieu, P. Wuilleumier dans cette *Revue*, t. VII, p. 170 et suiv.)?

J. Marouzeau.

— *T. Lucreti Cari de rerum natura* libri sex, rec. J. Martin : 1934, xii & 300 pages, 7,40 Mk.

Il était grand temps de mettre à jour l'édition teubnérienne de Lucrèce ; la vieille édition stéréotypée de A. Brieger ne comportait même pas d'apparat ; le commentaire critique inclus dans les *Prolegomena* et complété par l'*Appendix* n'en tenait qu'imparfaitement lieu.

La nouvelle édition se recommande par sa présentation parfaite : texte clair et désencombré de maints signes d'interversion reconnus superflus, apparat critique enrichi de références aux nombreux commentateurs énumérés dans un *Conspectus* initial, et, en apparat indirect, comme on dit aujourd'hui, référence aux passages parallèles des autres auteurs (pourquoi pas référence aussi aux passages parallèles lucrétiens, ce qui serait souvent de grande conséquence pour l'intelligence du texte? Et pourquoi pas, à côté de la référence, la reproduction du texte parallèle, ce qui rendrait lumineux et parlant un apparat sans cela aveugle et muet?).

M. Martin a recollationné les manuscrits *O* et *Q* d'après leurs reproductions phototypiques ; pour les Itali, il a eu à sa disposition les collations de Hosius ; pour les manuscrits *G* et *V*, les notes de H. Diels. Les premières lignes de la préface pourraient faire croire que l'éditeur souscrit sans plus à la théorie de Lachmann sur l'origine de *O* et de *Q* : « ab uno eodemque exemplari quarto aut quinto saeculo in regno Francorum scripto deductos » ; il faut se reporter à la page vi pour trouver la correction nécessaire : « intercedente apographo ex codice litteris anglosaxonicis exarato » ; à cette place on attendrait un rappel des explications si claires de l'Introduction de M. Ernout (p. xvi et suiv.) qui complètent les observations de L. Duvau (inexactement appelé Duval dans la note de la p. vi).

J. Marouzeau.

— *Plinii Epistularum libri IX, Epistularum ad Traianum liber*, rec. M. Schuster : 1933, xxix & 497 pages.

Depuis dix ans environ, la maison Teubner n'a cessé de rééditer les œuvres de Pline le Jeune : en 1922, édition de E. Merrill ; en 1923, édition de R. Kukula, et voici en 1933 une édition de M. Schuster. On peut se demander si ce zèle consacré au célèbre épistolier a sa raison d'être.

On la trouvera en effet dans une série d'événements qui non seulement ont attiré l'attention du monde savant sur les œuvres de Pline, mais ont eu pour effet de modifier la conception qu'il s'était faite jusqu'ici de la tradition manuscrite sur laquelle elle repose.

Le premier est la découverte du fameux fragment en onciale dont s'est enrichie la collection Pierpont Morgan. A vrai dire, ce bel exemplaire d'une ancienne écriture est intéressant pour la paléographie plus que pour le texte de Pline. Après examen, on a constaté qu'il venait prendre tout naturellement place dans l'une des familles de manuscrits connus et n'y apportait aucune nouveauté importante.

Le second événement est le travail d'A. Otto sur la tradition des lettres de Pline (*Herm.*, XXI, p. 287 et suiv.) ; H. Keil et les critiques antérieurs ayant jusque-là regardé la famille dite des Neuf livres comme la plus importante pour la constitution du texte, A. Otto rompt avec cette théorie et exalte la famille dite des Cent lettres, à laquelle se rattache précisément le fragment américain.

Enfin, dernière circonstance à ne pas oublier, le contenu de tous les manuscrits a été revisé, d'une part, par E. Merrill et ses disciples, qui en ont fait une nouvelle collation, et, d'autre part, par G. Carlsson, qui en a discuté les données avec une sagesse et une compétence hors pair.

Il est donc naturel que ces circonstances aient stimulé les éditeurs et que chacun ait cru y trouver l'occasion d'améliorer le texte de Pline.

A la suite de G. Carlsson, M. Schuster revient aux préférences de H. Keil, avec l'éclectisme qui est maintenant le mot d'ordre de la critique et aussi avec l'esprit conservateur qui s'affirme de plus en plus comme l'une de ses traditions. Il est donc très ménager de conjectures. Dans l'un des deux *loci desperati* de Pline, 8, 20, 4, il admet une conjecture déjà proposée par lui antérieurement ; dans le second, 2, 17, 16, il reçoit une conjecture de J. P. Postgate qui remonte à 1919. On regrettera peut-être que dans 1, 20, 5 il ait tenu à l'écart une conjecture du même latiniste, la transformation de *multorum* en *mutorum*, qui fait apparaître les trois règnes de la nature et du même coup l'une de ces énumérations ternaires chères à Pline : l'homme (*hominum*), l'animal (*mutorum animalium*), le végétal (*arborum*).

L'une des énigmes de la tradition plinienne est la survenue en maint endroit de textes entièrement différents, ne dérivant pas l'un de l'autre. J'ai moi-même, dans deux revues, attiré l'attention sur cette étrangeté. Je m'applaudis que M. Schuster se soit décidé à recevoir dans 2, 17, 12 le *possidet* appartenant à l'une de ces séries doubles, pour lequel j'avais déjà plaidé deux fois sans succès.

Bien que la tradition manuscrite du livre X et du Panégyrique soit entièrement différente de celle des neuf premiers livres, les principes

adoptés restent les mêmes. Beaucoup de conjectures sont écartées, le texte est interprété plutôt que corrigé. Cependant, en quelques passages, quatre en tout, l'auteur s'est efforcé de l'améliorer. La conjecture de 10, 37, 1, inspirée de Suétone, est particulièrement heureuse.

Depuis que la dureté des temps a porté les éditions commentées à un prix prohibitif, l'usage s'établit de transformer les notes critiques, les préfaces et les lexiques en commentaires tout au moins sommaires. M. Ax a appliqué très heureusement cette méthode dans son édition récente du *De natura deorum*.

Notons, dans l'édition Schuster, la richesse de la bibliographie : au début, bibliographie générale de Pline, tout l'instrument nécessaire pour l'établissement du texte ; au cours de la préface, des notes importantes ; avant le lexique, une seconde bibliographie destinée plus particulièrement à la langue et à la syntaxe ; à la fin, un *index uerborum et locutionum*, qui donne un aperçu rapide de la langue de Pline. Ces sections sont propres à faire regretter « l'ample collection de *loci similes* » réunie par l'auteur pour en illustrer les caractéristiques et dont les « *rei nummariae difficultates* » ont empêché la publication. On ressentira aussi l'absence d'un index biographique sans lequel il est difficile, au milieu d'une masse de noms propres, de saisir nettement la vie qui émane de cette correspondance, le milieu qui s'y reflète et ses relations avec les œuvres des contemporains, Tacite, Juvénal, Martial, Stace, etc...

A. GUILLEMIN.

II. — Collection Guillaume Budé.

— *Plaute*, t. II : *Bacchides*, *Captiui*, *Casina*, par A. ERNOUT : 1933, 234 pages, 30 francs.

Nous n'aurons pas attendu longtemps ce deuxième volume de Plaute, et, s'il ne tient qu'à M. Ernout, les volumes restants suivront de près.

J'ai dit dans un précédent Bulletin ce qu'il fallait penser de la présentation du texte ; la traduction, dans ce volume comme dans le précédent, constitue un véritable commentaire, émanant d'un homme qui, autant linguiste que philologue, s'est fait une spécialité de l'étude des textes archaïques. Elle ne s'astreint pas à un parallélisme rigoureux, le plus souvent impossible (quelquefois pourtant réalisable ; ainsi *Cas.* 837, on pouvait peut-être éviter pour les trois diminutifs successifs : meum corculum, melculum, uerculum, de recourir à trois approximations différentes : mon petit cœur, mon doux miel, mon joli printemps) ; le soin visible, et louable, du traducteur est de donner le ton (*Cas.* 607 : aliquid aegre facere = quelque *bonne* mésaventure). Une autre préoccupation, qui révèle l'historien et fin connaisseur de la langue, est de